

Saint Bernard et la vie cistercienne

Bernard de Clairvaux, qui a vécu dans une période chevauchant les XI^e et XII^e siècles, est une figure qui ne domine pas seulement son époque, mais qui exerce encore aujourd'hui une profonde influence, à la fois sur la spiritualité et la dévotion catholique, et à travers la présence diffuse des cisterciens dans le monde entier.

Dans cet article, je cherche à ouvrir quelques petites brèches sur sa pensée monastique, en laissant un peu de côté le mystique, l'homme au service de l'Église, le politique et le lettré.

L'importance de Bernard pendant sa vie et dans les siècles suivants est bien connue. Qu'il nous suffise de dire que Dante, en le faisant dominer les trois derniers chants de la « Comédie », le place au terme de son ascension vers Dieu, dans la rose des bienheureux, tout de suite avant le regard qu'il posera sur la Vierge Marie, et fait même prendre à Bernard la place de Béatrice pour le conduire au sommet de son ascension. Voici comment il nous le présente : un ancien, revêtu de la gloire des bienheureux : « Dans ses yeux, sur ses joues, dans sa contenance pieuse, était répandue une bénigne joie, telle qu'elle convient à un père tendre. » Et encore : « Avec un amour contemplant sa joie, ce bienheureux prit de soi-même l'office de docteur. »

L'héritage laissé par Bernard peut donc se résumer en quatre traits : la joie qui découle de la contemplation, la tendresse d'une dévotion mariale pour « la Reine du ciel, pour qui je brûle d'amour », qui devient prière enflammée, la sagesse d'un maître qui guide, et une tendre paternité. Dante a bien dessiné la personnalité du Saint et du moine et sa conception de la vie monastique à laquelle il a formé ses fils, influençant par eux toute la vie monastique de l'Occident.

Bernard a eu une vie hors du commun, non seulement du point de vue spirituel ou littéraire, mais également sur le plan purement humain. La légende s'est très vite emparée du personnage, déjà de son vivant. Il a eu beaucoup d'amis, et autant de violents ennemis.

Qu'est-ce qui l'a poussé à entrer à Cîteaux ? La règle de saint Benoît demande au maître des novices d'examiner si le candidat cherche vraiment Dieu ; phrase de grande ampleur, mais extrêmement précise. On peut chercher Dieu, le désirer, le poursuivre de diverses manières, mais si on le cherche vraiment, tout le reste, à partir de soi-même – succès, bien-être, plaisir, sensibilité, orgueil et vanité, au point de ne plus vouloir construire qu'un monde où Dieu n'a plus de place, où il n'est qu'un superflu décoratif – ne trouve plus de place. Ce qui met l'homme en mouvement n'est pas ce qu'il possède ou ce qu'il a, mais ce qu'il désire, son but. L'homme éclaté en mille vouloirs contradictoires risque de ne jamais trouver son unité ; le moine cherche à ouvrir sa solitude à une communion trinitaire qui s'étend en communion universelle : l'homme et la nature, comme un feu d'artifice qui monte vers le ciel en un seul scintillement, éclate en une boule de feu et retombe sur terre en mille lumières variées, embrassant un large espace. Bernard a vécu cela dans sa quête spirituelle. Il cherche Dieu et Dieu seul ; il veut le goûter et veut éviter tout ce qui l'en détourne, qui le pousse à l'oubli. Avant d'entrer au monastère il a déjà suffisamment vécu pour savoir que « le monde » est assez fascinant pour le séduire. Mais par sa mère et par l'ambiance familiale, il a été formé à

reconnaître le primat de Dieu, même s'il est vécu au milieu de toutes les compromissions de sa situation sociale. On le voit chez Humbeline, qui réprouvée avec dureté, s'exclame : « Pourquoi me traites-tu ainsi si je suis une pécheresse ? C'est pour les pécheurs que le Christ est mort ! » Sous la belle apparence mondaine de cette famille brûle le zèle ardent pour le primat de Dieu, et il a été facile pour Bernard d'entraîner toute la famille au don total de soi au Seigneur.

Bernard lui-même était conscient de la fragilité de l'homme, mais sa passion pour Dieu combattait sans cesse contre elle. Il disait de lui-même : « J'étais un homme charnel, vendu au péché, et j'ai compris que le mal dont mon âme était affectée demandait un traitement plus énergique. On sait bien que les remèdes doivent varier avec les maladies, et qu'il faut recourir à des traitements plus énergiques quand la maladie est plus grave. »

Ceci le portait à accorder une extrême attention à la chasteté : il voulait être pur de corps, de regard et de cœur, et pour y parvenir, il utilisait des moyens extrêmes.

L'histoire de la femme qui était entrée de nuit dans sa chambre est bien connue : sans faire tant d'histoires et sans se scandaliser, ce qui lui aurait fait courir le risque de pactiser avec le diable, il se mit à crier : « Au voleur » !

Cela correspond à sa théologie très positive : à l'homme, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, cette ressemblance a été dérobée par le péché. Bernard, à la suite de la théologie monastique primitive, sait que l'homme n'est plus celui qui est sorti des mains du Créateur ; il est descendu dans la région de la dissemblance et tout son chemin est un retour vers cette ressemblance pour retrouver l'image imprimée sur la drachme perdue. Nous reconnaissons là le bénédictin qui a fait sien le Prologue de la Règle des monastères de saint Benoît.

Dieu est Amour : l'homme est donc appelé à retourner à l'Amour, un amour sans mesure qui ressemble à l'amour infini.

C'est cela chercher Dieu, le but de la vie. Mais comment ? Où ?

Le cloître est une école et en même temps une première réalisation.

La Règle dit que le monastère est une « école du service divin » et Bernard l'appelle « école de piété et de tendresse ». Deux de ses amis parleront d'école de charité (GST) et d'école d'amitié (Aelred). « École », à la manière antique, préscolastique, où toute la vie, en particulier le fait de rester avec le Maître est une école, et non une pure transmission de données intellectuelles. Le cloître est une vie avec un Maître : Jésus (Lettre 106).

Entrer dans le cloître, c'est laisser un amour transitoire pour trouver un amour éternel (Lettre 107) : bien plus, c'est devenir ami de Dieu, et entrer dans le cercle des amis de Dieu, et vivre de cette amitié.

La radicalité avec laquelle il s'exprime peut choquer la mentalité d'aujourd'hui, si permissive, mais pour attirer au monastère et vers le salut, on ne peut se contenter de demi-mesure.

Il a une véritable théologie qui justifie le cloître : Dieu Amour, à travers la charité, demeure en nous, et cette union nous détache du monde pour nous mettre en communion avec Dieu. La vie de charité, c'est « ex-stare » de soi pour devenir semblable à Dieu. De la dissemblance à la ressemblance. Pour cela, il faut la crainte qui dépouille de la volonté propre pour réaliser dans l'amour la volonté de Dieu. La clé est donc la liberté du consentement qui conduit à l'amour pur.

La conséquence de ceci est que l'on ne peut vivre dans l'amitié avec Dieu si on ne se détache pas des amitiés mondaines (des choses du monde).

L'Amitié n'est pas offerte aux justes, mais aux pécheurs, voilà pourquoi tous peuvent se laisser éclairer par le Soleil de Justice. Alors, la haine envers Dieu, qui est amour du siècle, se dissout quand, alors qu'il expérimente l'affection paternelle de Dieu, le pécheur sort de l'abîme pour entrer dans la connaissance, intimité de la Gloire de Dieu.

Bernard sent qu'il a vécu ce passage. La lumière reçue est telle que son unique désir est de se cacher à l'abri de la face de Dieu (Ps 30, 21).

Nous avons ici un des points fondamentaux de la vision monastique de Bernard. Quand il se demande «pourquoi es-tu venu?» la réponse est toujours la même, mais toujours plus mûre : se reposer sous le joug du Christ, se cacher, mourir aux affections et au souvenir des hommes, s'abriter au secret de la face de Dieu. En tout cas, connaître Dieu, voir sa lumière signifie aussi rester dans cette lumière, voir toujours mieux son propre péché, non pas pour se désespérer, mais pour entrer toujours plus dans la véritable humilité.

Vie cachée, donc, sous le regard de Dieu, pour que Dieu resplendisse et consume le péché sur un chemin d'humilité toujours plus profonde, voilà à quoi se reconnaît le véritable disciple de la règle bénédictine.

Qu'est-ce que l'humilité, vertu si centrale dans la règle de saint Benoît ?

C'est la vertu par laquelle l'homme se méprise parce qu'il a une parfaite connaissance de soi. Alors, l'humilité est une échelle qui, de vertu en vertu, de degré en degré, fait parvenir à la cime du mont Sion où se contemple la vérité. Cette contemplation vient du Seigneur qui est juste et bon, la rigueur de la loi aide à avancer vers le salut. Le mépris de soi n'est donc pas une vision négative de l'homme, mais une libération de l'orgueil et de la superbe qui dégradent l'homme. L'humilité, toutefois, n'est que le hors-d'œuvre du banquet auquel nous

sommes invités, le second plat est la charité qui console avec douceur, et le troisième est la contemplation qui conforte l'âme.

Gardant bien présente à l'esprit cette progression, nous pouvons parler de l'humilité, de la vie cachée, du mépris de soi qui caractérisent la vie monastique cistercienne.

Servez le Seigneur avec crainte (humilité), de telle sorte que vous pouviez le servir sans crainte.

L'aspect plus négatif, donc, qui est dû à notre faiblesse – péché en acte que la vie cachée fait apparaître en pleine lumière – sert uniquement à nous faire parvenir à une vie libre dans l'Esprit Saint.

La règle de saint Benoît le dit : « S'il se présente quelque chose de difficile dans la Règle, ne fuis pas aussitôt, car à la fin, on court, le cœur dilaté, et on goûte la douceur de l'amour » (RB Prol. 47-49).

Un autre élément qui introduit à la vie cachée et humble est central et capital, c'est le regard sur le Christ : la vie monastique a pour but de conduire l'homme de la crainte à l'amour, à la liberté de l'Esprit, à la restauration de la ressemblance, au banquet trinitaire ; et ceci se produit uniquement grâce à l'imitation du Christ, qui s'est fait homme et qui a souffert pour nous.

Jésus est toujours devant les yeux de Bernard, et son désir le plus vif est de lui être uni. La conversion (la vie monastique) est le retour à la Trinité à travers l'Image parfaite du Père, lumière née de la lumière, de qui nous sommes l'image et le reflet. Nous sommes donc image de l'Image. Le Christ nous conduit à travers son mystère et restaure en nous la grâce. Nous l'imitons en contemplant sa Gloire, mais l'imitation est douceur et humilité.

Lectio et liturgie nous permettent de Le connaître, de vivre dans le mystère, en gardant vif le désir de l'union. L'humilité et la douceur

nous font être ce que nous sommes et participer à la vie divine de Celui qui s'est abaissé pour être participant de notre nature humaine.

Voilà ce qui fait que, dans l'Église, le mystère est manifesté de diverses façons et, saisissant l'occasion de l'élection comme évêque de l'abbé Guérin, Bernard donne la plus célèbre définition de la vie cistercienne. Écrivant aux moines d'un monastère qui voient partir leur abbé, et constatant que Guérin était devenu une lumière, un soleil dans l'Église, il invite les moines à demeurer fidèles à leur vocation, qui n'est pas de resplendir, mais de rester humblement dans leur propre mode de vie (*ordo – orbita*) (Lettre 142). S'appuyant sur le psaume 83, v 11, dans sa version latine : « *Elegi abjectum esse in domo Dei mei magis quam habitare in tabernaculis peccatorum* » (ce qui se traduit : « J'ai choisi d'habiter sur le seuil de la maison de mon Dieu, plutôt que d'habiter parmi les infidèles ». Bernard souligne le choix de vie, sa vision de la vie monastique : *abjectio* ne signifie pas écrasement, quelque chose de rebutant, ni sans doute quelque chose de méprisé, mais plutôt plusieurs éléments, en harmonie entre eux.

Avant tout, c'est l'imitation du Christ mis à l'écart, refusé et mis à mort hors de Jérusalem, comme le dit la Lettre aux Hébreux. Voilà pourquoi le moine cistercien ne se rencontre pas au centre de la cité, mais en dehors, mis à part, caché, inconnu, inactif politiquement, sans rôle directif dans la société. La mise à distance de la cour et le fait de s'éloigner d'elle est un fait significatif dans la vie des Fondateurs. Le cistercien veut imiter le Christ dans sa passion, au moment le plus fort de la Rédemption, non quand il passait parmi la foule en faisant le bien, mais quand il la sauvait en se donnant totalement au Père, dans la plus grande solitude, en dehors de la ville sur la Croix, attitude dont la prière au désert est une anticipation.

Abjection ou seuil signifient aussi : entre deux mondes : non plus le monde du temps, de l'institution, de la société organisée et

reconnue, mais pas encore dans le monde dans lequel Dieu est tout en tous. Pas encore dans la vision de Dieu, mais caché au regard des hommes, comme le Samedi Saint ou l'aube de la Résurrection, juste avant que les femmes n'arrivent au sépulcre : ce n'est plus le temps de Pilate, des prêtres, d'Hérode, mais ce n'est pas encore l'apparition du Ressuscité.

Dans le mot abjection, il y a clairement un sens d'humiliation ; le cistercien, dans son silence et dans la lumière de Dieu, choisit volontiers un lieu en dehors de la porte, où l'on jette les rebuts, il voit son péché et se charge de la lutte humaine contre le Mal, il porte le péché du monde avec Jésus, et le fait brûler sous le regard de Dieu qui est un feu dévorant.

On trouve ici la grande contradiction de la mystique cistercienne : une vision très vive de son propre péché, et en même temps un regard plein d'amour incandescent sur Dieu, comme l'exprime la pensée de Bernard dans les sermons sur le Cantique des cantiques.

Après avoir dit que «notre Ordre est abjection», Bernard donne trois séries de caractéristiques.

La première est l'attitude intérieure : l'humilité, attitude capitale déjà dans la règle de saint Benoît, et que Bernard a reprise dès ses premiers écrits. L'humilité se développe dans la Vérité, pour parvenir à la contemplation.

Vient ensuite la pauvreté volontaire, sur laquelle Bernard a beaucoup insisté, soit parce que, avec l'humilité, elle est la caractéristique de l'abjection, soit parce que les Fondateurs l'avaient désirée radicale, pour l'opposer au pouvoir économique, social et politique de Cluny. C'est une pauvreté absolue personnelle, mais aussi communautaire qui n'exclut cependant pas la possession de biens matériels, parce que le moine doit travailler manuellement, tout en demeurant dans l'enceinte de la clôture. La pauvreté doit libérer de la préoccupation du

prestige, de l'administration, de la défense des richesses, etc. Elle doit conduire à l'imitation du Christ-nu. Vient ensuite l'obéissance qui est la base de la vie monastique, la lutte contre l'ultime propriété : la volonté propre, imitation jusqu'au bout du Christ qui s'est fait obéissant jusqu' à la mort.

Enfin, paix et joie dans l'Esprit Saint. Ces deux choses semblent en rupture avec les trois premières vertus, et avec l'abjection, mais pour saint Bernard, c'est la manière de voir les choses à la lumière de l'évangile. Le dépouillement de soi, la petitesse sont sources d'exultation dans l'Esprit Saint, comme pour Jésus, et comme dans le Magnificat.

La seconde série est un développement de la vie d'obéissance : soumission à un maître, à un abbé, à une règle, à une discipline : la vie cistercienne n'est pas érémitique, vie pour laquelle Bernard avait une antipathie très marquée, parce qu'il lui semblait qu'elle pouvait conduire le moine à faire ce qu'il voulait.

Les quatre soumissions soulignent la totale soumission au Christ. Mais le maître et l'abbé expriment aussi une tradition vivante, une direction spirituelle, une filiation et une école de la piété et de la charité. Ici se trouve l'aspect charismatique, qui se confronte à l'aspect plus juridique, institutionnel de la Règle et de la discipline, presque au point de leur donner vie et de les rendre actuels.

La vie monastique ne peut être vécue en fonction du sentiment de l'instant. La promesse de stabilité souligne l'aspect de la fidélité au-delà de l'instinct, de ce que l'on « sent en soi ». Ce qui ne signifie pas que le cœur soit absent, mais la loyauté dans le maintien de la promesse est une valeur plus profonde que le sentiment.

Et ceci, un chevalier comme Bernard l'avait dans le sang !

La troisième série de caractéristiques de la vie cistercienne selon Bernard est la pratique extérieure : le « faire » n'est pas l'objectif de

l'homme, mais il montre ce qui brûle véritablement le cœur de l'homme et encore plus, l'aide à persévérer et à renouveler son ardeur. Notre style de vie consiste à chercher avec effort le silence, nous exercer au jeûne, aux veilles, à la prière et au travail manuel. Nous trouvons ici résumé le programme de vie que Bernard indiquera aux novices, et aussi aux abbés, en en faisant un point de polémique avec Cluny.

Nous trouvons un climat d'application, d'effort et de peine : studere, exerceri. La série s'ouvre avec le silence, qui, déjà dans la règle bénédictine, est le climat normal du monastère, et qui, aujourd'hui encore, sert d'indicateur pour la température spirituelle du monastère. Jeûne et veilles sont l'ascèse traditionnelle qui prépare à la prière. Le travail manuel est le « scandale cistercien » au Moyen Âge. Sur ce point, la lecture cistercienne de la Règle qui était plutôt restrictive : « ils ne seront pas contristés... » devient une norme. Les premiers cisterciens, nobles et chevaliers, ont voulu pratiquer le travail manuel plus par humilité que par pauvreté.

Saint Bernard souligne l'aspect abjection, humiliation par imitation du Christ, qui, de riche qu'il était, s'est fait pauvre.

Bernard fait remarquer l'unité de toutes ces pratiques : le jeûne, plus que privation de quantité, est simplicité dans la qualité et est aidé par le travail manuel. À quelqu'un qui travaille tout le jour, même les fèves sont agréables ! « C'est l'exercice qui redonne la saveur là où l'inertie l'avait enlevé » (Ep. 1). « Le condiment suffisant est toujours le sel et la faim. » D'autre part, les tourments de la vie présente nous font éviter le tourment de la damnation.

Après les trois séries de caractéristiques, Bernard met en lumière que la vertu essentielle est de parcourir la voie la plus juste, celle de la charité. Tout le reste de la lettre développera ce thème, au point de faire penser que pour Bernard, ce qui caractérise la vie cistercienne est l'amour fraternel, épiphanie de l'amour divin, et donc la vie commu-

nautaire. Sans la charité, tout le reste est vide, est néant, et la vie monastique perd tout son sens : la charité est le but de la vie monastique, elle en est aussi le moteur. La règle bénédictine dit qu'on avance, dans l'indicible douceur de l'amour, elle nous fait courir sur la voie étroite de tout ce qui est demandé au moine ; mais cette douceur en est aussi la récompense. La charité est Dieu même, qui est présent et qui est la force de notre chemin vers lui. Ce chemin vers le Paradis, au travers du Paradis du cloître, où tout ce qui est « enfer » (volonté propre, possession, amour-propre) commence à disparaître en passant par l'obéissance, l'humilité, la pauvreté, tout ceci est situé sous la lumière de la première communauté de Jérusalem. Ceci reste l'idéal monastique et le moine rejoindra son idéal s'il persévère jusqu' à la fin, de jour en jour, jusqu' au dernier jour.

Comme pour la règle de saint Benoît, pour Bernard aussi la persévérance est un élément requis pour la victoire finale. La lutte est dure :

« Quel combat plein de sécurité que celui qui se livre avec et pour le Christ ! Dans lequel ceux-là seuls qui prennent la fuite perdent la victoire, tandis que ceux qui sont blessés ou terrassés, ceux mêmes qui sont foulés aux pieds ou mille fois frappés à mort, si la chose était possible, sont toujours assurés de vaincre ! Il n'y a que la fuite qui puisse faire tomber la victoire de tes mains, la mort même ne pourrait te la ravir ; d'ailleurs ce serait un bonheur de mourir en combattant, car à peine a-t-on rendu le dernier soupir qu'on reçoit la couronne éternelle. »

Voilà quel est Bernard, le chevalier du Christ ! ■

Père Cesare FALETTI, O. Cist.,
avec l'aimable autorisation de *Vita Nostra* n° 5-2013, p 98-104.
Traduction de Mère Marie-Pascale DRAN